



Benoît XVI parle du cœur de la foi chrétienne

Dans le second tome de son « Jésus de Nazareth » qui sort aujourd'hui en France (« La Croix » du jeudi 3 mars), le pape consacre un chapitre entier au « point décisif » de la Résurrection

JESUS DE NAZARETH
(tome 2)
DE L'ENTRÉE
À JÉRUSALEM
À LA RÉSURRECTION
par **Benoît XVI**
Joseph Ratzinger
Éd. du **Rocher**
groupe Parole et silence,
349 p., 22 €

B

enoît XVI Joseph Ratzinger consacre le dernier chapitre de son ouvrage sur Jésus de Nazareth à la Résurrection. Celle-ci est au cœur de la foi chrétienne. Elle ne s'impose pas d'évidence, comme l'indiquent les résultats du sondage TNS Sofres/Logica réalisé pour *Pèlerin* en mars 2009 : 13 % des catholiques (31 % chez les pratiquants) croient qu'il y a une résurrection des morts auprès de Dieu...

C'est en pédagogue que le pape explore la signification de la foi en la Résurrection et se tourne vers l'Écriture. Il commence pourtant par une affirmation pour le moins étonnante. Les récits de la Résurrection ne nous apprennent rien sur ce que peut être la résurrection ! Il en est ainsi, explique-t-il, parce que les témoins « furent tout simplement dépassés par la réalité », par une expérience radicalement nouvelle et unique. Il se trompe donc, celui qui pense trouver dans le Nouveau Testament un éclairage décisif sur cette Résurrection des morts. Ce serait faire fi de la complexité des témoignages.

Benoît XVI repère deux expressions de ces témoignages : la profession à portée normative, exclusivement le fait des hommes, et la narration où les femmes ont même « la prééminence par rapport aux hommes ». Une lecture attentive de ces textes permet dans un premier temps de préciser ce que n'est pas la Résurrection de Jésus. Tout d'abord, elle n'est pas la simple réanimation d'un cadavre. Certes, cela serait déjà spectaculaire, mais sans intérêt, puisque « pour le monde en général et pour notre existence, rien ne serait changé ». Le cadavre revenu à la vie, comme dans le cas de Lazare, ne fait que reprendre le



DANIELE COLARIETI / CRP / CIRIC

Chemin de croix au Colisée à Rome. C'est en pédagogue que le pape explore la signification de la foi en la Résurrection et se tourne vers l'Écriture.

cours d'une existence normale. Or selon le témoignage de l'Écriture, Jésus n'est pas revenu vers la vie biologique, mais il en est sorti vers une vie différente, nouvelle, d'où il se manifeste.

Benoît XVI poursuit sa réflexion avec de longs développements sur le sens du tombeau vide. À ses yeux, cette mention n'a rien d'insignifiant. Il la considère même comme capitale. Elle ne peut servir à prouver la Résurrection. Elle en constitue néanmoins un présupposé. Surtout, en suggérant que le corps de Jésus n'a pas été corrompu, elle souligne le lien de la Résurrection avec le corps. Le pape en tire deux conséquences. D'une part, ceux qui ont rencontré le ressuscité n'ont pas vu un fantôme : la Résurrection n'est pas la manifestation dans le monde des vivants d'un esprit appartenant au monde des morts. D'autre part, les apparitions ne sont pas des expériences intérieures, mystiques. Ce sont des expériences d'une rencontre avec une personne vivante, comme l'indiquent les différents

récits qui évoquent la participation de Jésus à un repas.

Finalement, les Écritures témoignent qu'il s'est produit quelque chose de radicalement différent.

« Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir. »

Les disciples ont vécu une expérience inouïe, paradoxale, et indescriptible : « *Le fait qu'il soit complètement différent, non pas un cadavre réanimé, mais quelqu'un qui, par l'œuvre de Dieu, vivait de manière nouvelle et pour toujours ; et qu'en même temps, en tant que tel, tout en n'appartenant plus à ce monde, il fût présent de manière réelle, vrai-*

ment lui, dans la plénitude de son identité. » La rencontre des disciples d'Emmaüs le montre totalement corporel, et cependant, « *il n'est pas lié aux lois de la corporéité, aux lois de l'espace et du temps* ». Il est à la fois le même et un autre ; il a un corps mais n'est pas contraint par sa corporéité puisqu'il peut se présenter les portes fermées ou disparaître soudainement. « *La Résurrection de Jésus, écrit Benoît XVI, fut l'évasion vers un genre de vie totalement nouveau, vers une vie qui n'est plus soumise à la loi de la mort et du devenir mais qui est située au-delà de cela – une vie qui a inauguré une nouvelle dimension de l'être-homme.* » Elle n'est pas seulement un événement singulier – comme pour Lazare – mais elle a une signification universelle : « *Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un avenir d'un genre nouveau pour les hommes.* »

Benoît XVI parle encore de la Résurrection comme d'un « *saut*

qualitatif radical par lequel s'ouvre une nouvelle dimension de la vie, de l'être-homme », d'un événement qui commence dans l'histoire et « *fait éclater le domaine de l'histoire et va au-delà de celle-ci* ».

Le pape voit dans l'ébranlement de la tradition du sabbat en faveur de la célébration du huitième jour un signe tangible des effets de cette Résurrection, qui surgit « *en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister* », et y produit déjà ses effets : « *Seul un événement qui se serait imprimé dans les âmes avec une force extraordinaire pouvait susciter un changement aussi central dans la culture religieuse de la semaine.* » « *La célébration du Jour du Seigneur, écrit encore Benoît XVI, qui dès le début distingue la communauté chrétienne, est pour moi une des preuves les plus puissantes du fait que, ce jour-là, quelque chose d'extraordinaire s'est produit – la découverte du tombeau vide et la rencontre avec le Seigneur ressuscité.* »

DOMINIQUE GREINER

Le pape dans le texte, au fil des pages

Dans son analyse sur la vie de Jésus, Benoît XVI ouvre aussi une réflexion sur la violence, la place de la religion dans la société et les rapports avec le judaïsme

La fin de l'interprétation historico-critique ?

Dans son introduction, Benoît XVI a des termes assez durs pour l'exégèse historico-critique, et ces propos devraient provoquer quelques remous dans les milieux universitaires. Notant l'écho favorable de certains exégètes et théologiens à son premier volume, il remarque qu'« *en deux cents ans de travail exégétique, l'interprétation historico-critique a désormais donné tout ce qu'elle avait d'essentiel à donner* ». Reprenant son souci de remettre le discours de la foi au centre de l'étude du texte biblique, il estime donc que l'exégèse biblique « *doit franchir un pas méthodologique supplémentaire et se reconnaître de nouveau comme une discipline théologique* » : « *Une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites, pour former un tout méthodologique* ». Enfin, s'appuyant sur l'exemple de l'exégèse des Pères de l'Église, il rappelle qu'« *il s'agit de reprendre finalement les principes méthodologiques pour l'exégèse formulés par le concile Vatican II (Dei Verbum 12) – tâche qui malheureusement, jusqu'à présent, n'a presque pas été prise en considération* ».

La condamnation de la violence au nom de la religion

Avec la scène de la Purification du Temple, où Jésus chasse les marchands, Benoît XVI aborde la question de la violence. Il montre que le « zèle » de Jésus pour purifier le Temple n'est pas celui d'un révolutionnaire : « *La subversion violente, le meurtre des autres au nom de Dieu ne correspondaient pas à sa façon d'être. (...) Les conséquences terribles d'une violence motivée religieuse-*

ment sont de façon radicale devant nos yeux à tous. La violence n'instaure pas le Royaume de Dieu, le royaume de l'humanité. C'est, au contraire, l'instrument préféré de l'Antéchrist – même avec une motivation religieuse idéaliste. Elle ne sert pas à l'humanité, mais à l'inhumanité. » « *Jésus, poursuit Benoît XVI, ne vient pas comme destructeur ; il ne vient pas avec l'épée du révolutionnaire. Il vient avec le don de la guérison. Il se consacre à ceux qui, à cause de leurs infirmités, sont repoussés aux marges de leur propre vie et aux marges de la société. Il montre Dieu comme celui qui aime, et son pouvoir comme le pouvoir de l'amour.* » Ce refus de toute violence en matière religieuse, rappelé au long du livre avec insistance et sans concession, fait écho à la démarche d'Assise, initiée par Jean-Paul II, mais aussi, bien sûr, aux violences actuelles de certains groupes religieux qui se font « *au nom de Dieu* » ou celles dont les chrétiens ou d'autres croyants sont victimes. « *Jésus ne se fonde pas sur la violence ; il n'engage pas une insurrection militaire contre Rome. Son pouvoir est d'un caractère différent : c'est dans la pauvreté de Dieu, dans la paix de Dieu, qu'il reconnaît l'unique pouvoir qui sauve.* »

Dialogue avec le judaïsme

Méditant sur les paroles de Jésus annonçant la fin du temple de Jérusalem, Benoît XVI montre qu'à partir de l'année 70 (destruction du Temple) il y a « *deux manières de lire l'Ancien Testament sous un éclairage nouveau : la lecture à la lumière du Christ, sur la base des prophètes, et la lecture rabbinique* » et il précise : « *Après des siècles d'opposition, nous nous reconnaissons le devoir de faire en sorte que ces deux manières de faire une nouvelle lecture des écrits bibliques – celle des chrétiens et celle des juifs – entrent en dialogue entre elles, pour comprendre correctement la volonté et la parole de Dieu.* » Une lecture qui appelle au dialogue avec le monde juif engagé dans une même recherche spirituelle, dans une approche conjointe de Dieu. Pour autant, la destruction du Temple, souligne Benoît XVI, marque « *un tournant décisif de l'histoire* ». D'une part « *Israël conserve sa propre mission. Il est dans la main de Dieu qui, au temps*



HEMIS FR / RENE MATTES

Résurrection du Christ et sa descente aux Limbes (musée Saint-Sauveur-in-Chora, Turquie, Istanbul). Avec Jésus, « ce ne sont pas les gestes rituels qui purifient » mais « le Dieu qui descend vers nous [qui] nous rend purs ».

voulu, le sauvera "totalemt", quand le nombre des païens sera complet », et en même temps commence « le temps des gentils... durant lequel l'Évangile doit être porté dans le monde entier et à tous les hommes : c'est seulement après cela que l'histoire peut atteindre son but ».

Le christianisme n'est pas une morale

S'appuyant sur le geste de Jésus lavant les pieds de ses disciples, Benoît XVI parle de la recherche de pureté qui habite toutes les religions. Avec Jésus nous comprenons que « ce ne sont pas les gestes rituels qui purifient » mais que « le Dieu qui descend vers nous nous rend purs ». Et le pape de stigmatiser l'attitude moralisante instaurée par « la dévotion du XIX^e siècle » qui a « de nouveau rendu unilatéral le concept de la pureté, la réduisant toujours plus à la question de l'ordre dans le domaine de la sexualité, la contaminant ainsi de nouveau par le soupçon à l'égard de la sphère matérielle du corps. » Des propos qui ne sont pas sans rappeler

les réflexions sur la morale sexuelle tenues dans *Lumière du monde*. Pour le pape, l'expérience de la foi prime sur la nécessité de respecter des lois ou un code.

Royaume de Dieu, royaumes des hommes

À partir du procès de Jésus, Benoît XVI propose une réflexion sur le rapport entre les sphères du politique et du religieux. Si le christianisme n'est pas une morale, encore moins un système politique ou une idéologie révolutionnaire, il a cependant une vision du politique, ou du moins le souci de ne pas mélanger religion et pouvoir. « Nous avons dit que Jésus, par son annonce et avec tout ce qu'il a accompli, avait inauguré un règne non politique du Messie et avait commencé à détacher l'une de l'autre ces deux réalités qui jusqu'alors étaient inséparables. Mais cette séparation entre politique et foi, entre peuple de Dieu et politique, appartenant à l'essence de son

message, n'était possible, en définitive, qu'à travers la croix : c'est seulement à travers la perte vraiment absolue de tout pouvoir extérieur, à travers le dépouillement radical de la croix, que la nouveauté devenait réalité. C'est seulement par la foi au Crucifié, en Celui qui est privé de tout pouvoir terrestre et est ainsi élevé, qu'apparaît la nouvelle communauté, la nouvelle manière par laquelle Dieu domine dans le monde. » Le développement sur le politique se poursuit à partir de l'interrogation de Pilate lors de la Passion : « *Qu'est-ce que la vérité ?* », où le pape souligne que tous les régimes totalitaires ont toujours eu un problème avec la vérité, justement. Pour le pape, vérité, liberté, salut sont des réalités liées.

ISABELLE DE GAULMYN

« La recherche de la vérité historique est indispensable »

Dans son second tome sur Jésus de Nazareth, Benoît XVI invoque les théologiens protestants et entame avec eux une discussion. Invitation au dialogue relevée par Élian Cuvillier, de la faculté de théologie protestante de Montpellier

« **L**e second volume du *Jésus de Nazareth* de Benoît XVI est consacré à la dernière partie de son ministère, comme le sous-titre l'indique : *De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*. Comme pour le premier volume, qu'il prolonge, il ne faut pas chercher dans ce livre une recherche historique sur Jésus : pour Benoît XVI, le Jésus de l'histoire et le Jésus des Évangiles ne font qu'un. Son propos s'apparente parfois à une sorte de "Diatessaron" (harmonie des quatre Évangiles canoniques écrite, vraisemblablement en syriaque, par Tatien au II^e siècle).

Benoît XVI est cependant parfaitement au courant des débats exégétiques, historiques et philologiques. À la lecture de l'ouvrage, on sent en effet le théologien formé à la rigueur de l'université allemande. Il discute avec les grands exégètes, parmi lesquels de nombreux protestants et tout particulièrement Rudolf Bultmann que l'on ne s'attendait pas à trouver dans le rôle d'interlocuteur privilégié du pape ! Bultmann, sans conteste le plus grand exégète du XX^e siècle, est habituellement connu pour ses positions critiques sur la Bible. Mais c'est d'abord le théologien (luthérien !) avec lequel Benoît XVI discute. Il cite longuement son célèbre commentaire de l'Évangile de Jean, dont il ne dit rien des hypothèses historiques radicales, mais dont il perçoit la pertinence théologique. Dans sa discussion sur l'unité de l'Église, il faut entendre, en arrière-plan, le débat théologique entre catholiques et protestants : si, pour Bultmann, l'unité "*est invisible parce qu'elle n'est pas du tout un phénomène mondain*", pour Benoît XVI, l'unité invisible de l'Église

ne suffit pas : elle doit se concrétiser dans l'histoire.

Sur la résurrection, Benoît XVI nous gratifie de belles pages, fines et bien informées. Il fait sien, là encore, un propos de Bultmann (dans *Nouveau Testament et mythologie*) selon lequel comprendre la résurrection comme la réanimation d'un corps n'a aucune importance pour la foi en la Résurrection : "*Si, dans la Résurrection*

**« Pour Benoît XVI,
l'unité invisible de l'Église
ne suffit pas :
elle doit se concrétiser
dans l'histoire. »**

de Jésus, il ne s'était agi que du miracle d'un cadavre réanimé, cela ne nous intéresserait, en fin de compte, en aucune manière", affirme le pape. La résurrection relève d'une autre réalité : quelque chose de totalement différent s'est produit. En même temps, pour Benoît XVI, elle reste un "fait" historique, ce qu'évidemment l'historien ne pourra jamais affirmer.

Il arrive pourtant à Benoît XVI d'aller plus loin que le texte biblique : "*Avec Thomas mettons nos mains sur le côté transpercé de Jésus et confessons : "mon Seigneur et mon Dieu" (Jn 20, 28).*" Or, justement, à bien lire le texte biblique, Thomas ne met pas ses mains sur le côté de Jésus ! Il ne va pas jusqu'au bout de son incrédulité, et ne touche pas ce qui est inaccessible au contact physique. C'est ici la différence entre ce qui relève du "Réel" de la foi mais non de la "réalité" historique, sinon dans ses effets dans l'histoire.

Finalement, s'il nous fallait marquer un écart avec les propos de Benoît XVI, ce serait l'absence de toute dimension critique assignée à l'histoire. Alors que pour Benoît XVI l'histoire ne peut que confirmer la foi de l'Église, pour l'exégète et pour le théologien protestant, la recherche de la vérité historique – dont on sait les limites et la part d'illusoire – est indispensable pour préserver la théologie et l'Église de cette coïncidence avec la vérité qui est le risque de toute appropriation religieuse. »

ÉLIAN CUVILLIER